

La grande Transhumance

Version longue

Avec bande son

Musiques : chansons, voix off, bruitages

Par Gérard HUBERT-RICHOU

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancereel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance

- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-cinq ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelles) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LA GRANDE TRANSHUMANCE

ou

Ma guerre atypique

À mes ascendants

À tous les acteurs

Involontaires

De cette tragédie

AVERTISSEMENT

Ceci est une pièce de théâtre, mais aussi une Histoire, un épisode biographique.

Les personnages et leur Odyssée sont réels, les anecdotes et faits historiques rigoureusement authentiques. Même si certaines et certains peuvent paraître incroyables.

Il faut pourtant savoir que la guerre mondiale de 39-45 s'est déroulée ainsi, pour certains appelés.

C'est une autre de ses sinistres facettes... / ...

C'est à partir des récits que mon père voulut bien me consentir au compte-goutte, car il ne parlait pas volontiers de « sa guerre avortée », que j'ai écrit un roman, souhaité par un éditeur... qui ne donna pas suite au projet.

Le manuscrit dormit donc dans un tiroir une vingtaine d'années. Le succès de ma pièce « Comme en 14... ou presque ! », pour les scolaires, me remit en mémoire ce texte.

En 2019, nous célébrons les 90 ans du début de la guerre de 39-45. C'était une gageure d'en faire une pièce de théâtre. Mes multiples expériences dans ce domaine m'y encouragèrent. Je le devais à mon père, disparu en 2003. Seules les scènes théâtrales ont été conservées et les liens narratifs confiés à d'indispensables narratrices.

L'ensemble me paraît cohérent, grâce aussi aux voix off, aux musiques et aux bruitages. À vous d'en juger !

Je me suis substitué à mon père pour le sous-titre et la dédicace ci-dessus. Je me substituerai encore volontiers à lui (cas de force majeure !) pour venir dialoguer avec les collégiens, les lycéens, les comédiens amateurs et philosopher un peu sur ces cinq années et demie, vécues par ces K.G. (prisonniers de guerre) qui eurent la chance de rentrer chez eux en avril 45.

Avant tout, il me faut développer en quelques phrases le terme « atypique » qui rend cette pièce originale.

En effet, on n'y trouvera pas de scènes de guerre classique. On entendra bien quelques lointaines batailles. On déplorera plusieurs victimes collatérales, mais pour ces hommes du 172^{ème} RIF, leur participation à la guerre, dite « active », s'acheva avec l'armistice, le 22 juin 1940.

Cernés par les troupes allemandes sur le plateau de Saales, près de Strasbourg, ils durent rendre les armes, sans avoir tiré un coup de fusil ! Ce dont mon père se montrait assez satisfait (avec une touche d'ironie) : jamais, il n'aurait pu tirer sur un être humain (fût-ce un boche belliqueux !) ni même sur aucun animal à sang chaud, jamais.

C'est à partir de ce moment que commence la Grande Transhumance, à pied, en wagons à bestiaux, jusqu'en Prusse Orientale, en Pologne, en Russie, et jusqu'à Odessa sur la Mer Noire, en bateau jusqu'à Marseille...

Gérard HUBERT-RICHOU

DISTRIBUTION
Par ordre d'entrée en scène

37 rôles (+ voix off) : 20 G- 17 F

Jouable avec 16 G- 6 F

ACTE 1

L'agent de liaison Raoul

Le sergent-chef Lagnon

La lectrice

Bébert (Hubert Clevelot)

Le commandant

L'adjutant

Une brigade d'appelés (**Pierre Crimella, Daniel Demangel, Lucien Lefevre, Camille**)

La narratrice 1

La narratrice 2

ACTE 2

Le sergent

La narratrice 3

La narratrice 4

Deux soldats allemands (minimum)

La narratrice 5

Un officier allemand

Kurt

Georges

Marcel

La narratrice 6

Herr Scheicher (contremaître)

La narratrice 7

La narratrice 8

La narratrice 9

ACTE 3

La narratrice 10

La narratrice 11

La narratrice 12

La jeune femme et son bébé

La narratrice 13

Tadeusz (prononcer « Tadéoush »)

La narratrice 14

La narratrice 15

Accessoire : Une vieille bécane

* Il n'est pas indispensable d'avoir 15 narratrices. Ce ne sont que des indications de passage en scène. Possibilité d'alterner avec quelques filles seulement et la lectrice.

* Les rôles de narratrices ne sont pas les plus simples. Il ne suffit pas de dire le texte, mais de se l'approprier, le vivre !

* Il n'est pas interdit d'ajouter (si l'on en dispose) de figurants parmi les soldats allemands, les soldats russes, la foule à Strasbourg.

ACTE I SCÈNE PREMIÈRE

L'agent de liaison Raoul, le sergent-chef Lagnon

MUSIQUE 1 : Au revoir Paris 0'39''

MUSIQUE 2a : voix off 1- (pause à 1'01'')

RAOUL (*voix off 1*) : Ce frisson matinal n'est pas désagréable, lorsqu'aux premières douceurs du jour, les vapeurs nocturnes s'élèvent à contre-courant au-dessus du vaste Rhin, gris-vert.

Le crissement des graviers de la digue sous mes pneus-ballons me reviennent en écho, avec le clapotis des vaguelettes. Moi, Raoul Hubert-Richou, je suis agent de liaison du 172^{ème} RIF, autrement dit : Régiment d'Infanterie de Forteresse.

Un trio de canards décolle au ras des marécages et disparaît en contre-bas de la voie ferrée. Comme chaque matin, depuis l'autre rive, la sentinelle allemande m'adresse un signe de la main. Je réponds distraitement, d'un mot aimable. Paradoxe de la guerre !

Parvenu au blockhaus du sergent-chef Lagnon, je descends en voltige, cale ma lourde bécane contre ce gros pavé de béton massif et inesthétique.

Pause à 1' 01''

(Si possible, jouer avec un vieux vélo —voir plus loin. Il cale son vélo en bord de cadre, de manière à être visible du public)

LAGNON (*bourre sa pipe*) : Salut, l'deuxième classe ! Alors, quelles bonnes nouvelles, aujourd'hui ?

RAOUL : Bonjour, sergent-CHEF.

LAGNON : Allons, délivre mon message, estafette d'opérette, au lieu d'te payer ma tête !

RAOUL : Voilà les nouvelles.

(L'estafette extrait un papier de sa cartouchiere, le tend au « chef de poste » Lagnon qui prend connaissance des ordres lapidaires, tire deux bouffées)

LAGNON : Comme d'habitude, R.A.S., désolant, n'est-ce pas ? 24 mai 1940 : **deux-cent-soixantième jour de guerre** et de calme plat ! Deux-cent-soixante ! À s'demander si c'est pas les colonies de vacances !

RAOUL : On n'est pas pressé de se faire trouser la paillasse, nous les bidasses du contingent !

LAGNON : Quel patriote tu fais, mon cochon ! (*Il le pointe de son tuyau baveux*). On en a fusillé pour moins que ça, en 17 ! ... Fais pas c'tte gueule, ça rest'ra entre nous. J'vais t'montrer quekque chose.

(*Il l'entraîne à l'opposé de la scène sur la réplique suivante, tirant sue son fourneau*)

MUSIQUE 2b : voix off 2- (pause à 1' 35'')

RAOUL (*voix off 2*) : Son coup de l'attaque surprise ! Je le connais par cœur. Depuis le 6 septembre 1939 que j'ai été affecté sur l'infranchissable ligne Maginot, à Kraft, vingt kilomètres au sud de Strasbourg, je n'ai eu d'autres missions que de transmettre mes insipides messages quotidiens, sous le sceau du secret. De blockhaus en poste avancé, du cantonnement des régiments au Q.G., à Erstein.

Pause à 1' 35''

RAOUL : Crimella et Lefebvre ne sont pas là ?

LAGNON : Sont partis depuis hier prendre l'air, si tu vois c'que j'veux dire.

RAOUL : Je vois, je vois.

LAGNON (*désignant l'autre rive*) : Zieute par ici ! Sont en train de terminer leur château d'sable. Pas trop *neuneux*, ces boches, hein ? Quand ils ont réalisé la solidité de notre fameuse Ligne, i s'sont dit : « *Sigfried¹, mein kamarade, on va en vaire une, en blus kolossal !* » ; Alors, i z'ont cavale au marché aux esclaves, ramasser du Polaks², et bétonne que j'te bétonne depuis six mois. Nous, les braves petits françouzes, on attend sagement qu'i z'aient pendu la crémaillère. Tu piges c'que j'veux dire ?

RAOUL : M'oui...

LAGNON : Trop tard pour leur rentrer dans l'lard, tu vois. Fallait foncer tout d'suite. I z'étaient pas prêts à nous r'cevoir ! Moi, j's'rai au G.Q.G.³, dès les premières semaines, j'leur laissais pas l'temps de respirer, aux frisés. Vlan par le pont de Khel, une nuit, je lançais une diversion avec deux ou trois mitrailleuses bien placées. Pendant c'temps-là, toute la division franchissait en douce le Rhin dans des barques. Là, on avait une chance de les étriller sans prendre un coup bas ! (*Il tapote sa pipe contre son talon*) Tu saisis c'que j'veux dire ?

RAOUL : Oui, bien sûr, sergent-chef.

(*Lagnon se fige, bourrant sa pipe pendant la réplique off suivante*)

MUSIQUE 2c : voix off 3- (fin à 2'01'')

¹ La Ligne allemande parallèle à la Ligne Maginot, sur l'autre rive du Rhin, s'appelait Ligne Sigfried.

² Des milliers de Polonais.

³ Grand Quartier Général.

RAOUL (*voix off 3*) : Hormis de rares tirs d'intimidation pour rôder les armes, en neuf mois de guerre, sur cette frontière de l'est, il ne s'est pas déroulé de combat à proprement parlé. Je n'ai même pas tiré un coup de fusil, c'est dire ! (*Enchaîner la réplique sur la fin de la musique*)

RAOUL : Chef, je dois vous quitter afin de poursuivre ma tournée d'information quotidienne. Un jour, je vous apporterai la bonne nouvelle de l'assaut. (*Il salue, se détourne. Au public :*) Le plus tard sera le mieux. (*Il reprend sa bécane*)

LAGNON : Que l'État-Major t'entende, Raoul !

(Il s'enfume de belles batailles à venir tandis que Raoul s'éclipse)

SCÈNE 2

Raoul, la lectrice

(Raoul est assis en bord de scène, tourné vers l'extérieur. Il replie une lettre, hoche la tête, cogite... À l'opposé, une jeune fille entre et vient lire au public cette lettre de rupture)

« Paris le 28 mai 1940

Mon cher Raoul

Voilà presque trois que je n'ai pas de tes nouvelles. J'espère que tu te portes bien et que tu reçois mes lettres.

Ici, tu sais, avec les cartes d'alimentation, les difficultés augmentent chaque jour pour se procurer l'essentiel. Il faut faire des queues incroyables pour la nourriture. À se demander si les commerçants ne se constituent pas des stocks (sous prétexte de pénurie) pour augmenter encore les prix dans quelques temps...

Si, comme on dit à la TSE, c'est toujours aussi calme dans l'Est, par contre, ça barde sur mer. On s'inquiète beaucoup depuis que l'Allemagne a envahi, au début du mois, les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Je te raconte tout ça parce que je ne sais pas si les informations te parviennent.

J'allais oublier de t'annoncer une nouvelle qui te fera un peu de peine. J'espère que tu comprendras la situation et que tu ne m'en voudras pas trop. Tu sais, je vis seule dans l'angoisse depuis des mois. C'était devenu insupportable, je ne dormais plus et mangeais peu. Et puis, un dimanche, j'ai rencontré un garçon charmant qui me fait oublier, par sa bonne humeur, cette saloperie de guerre qui ruine tout. Nous avons sympathisé. Il est très attentionné et nous nous entendons bien. Voilà.

Je suis persuadé qu'à ton retour, tu n'auras aucun mal à trouver une fille mieux que moi car tu as de nombreuses qualités. Je te souhaite beaucoup de courage. Prends soin de toi. Je t'embrasse très fort.

Louise. »

(Elle sort. Il s'arrache à la déprime naissante, se lève, monologue)

SCÈNE 3

Raoul, Bébert (Hubert Clevelot)

RAOUL : Bon, sois réaliste, Raoul, ce n'est peut-être pas plus mal ainsi. La guerre va s'intensifier. tu ne pouvais pas lui exiger une attente indéfinie, sans réel espoir de retour... Ah ! voilà Bébert-la-bonne-humeur, le champion de la débrouille. Avec lui aux fourneaux, aucun risque de crever de faim, on mange aussi bien que les officier, sinon mieux ! Avantage considérable pour soutenir le moral. C'est l'heure de la tournée des gamelles.

BÉBERT : Salut, Raoul ! ... Oooh ! Mon pote, t'as pas la mine des jours de gloire. Quoi que ce soit, oublie, surtout si c'est une femme... Ah ! C'est donc une donzelle, je le sentais. Vis l'instant présent, il n'y a rien de plus vrai de nos jours. Tiens, tu ne devineras pas ce que j'ai dégotté, ce matin... Les premières cerises de la saison ! Je vais confectionner une tarte pour six copains triés sur le volet. En voilà une que les boches n'auront pas ! Alors, c'est pas la meilleure nouvelle de la journée, ça ?

- Oui, c'est tentant.

- Viens, il nous faut livrer la bonne pitance aux trouffions affamés. (*Bébert prend Raoul par les épaules, le secoue un peu et l'entraîne*) Le moral des troupes repose sur l'estomac. Et l'estomac, c'est l'affaire du docteur Bébert, le Vatel du 172^{ème} !

(Ils sortent)

SCÈNE 4

Raoul, le sergent-chef Lagnon

(Raoul est allongé sur un lit de camp, tout habillé)

MUSIQUE 3 : voix off 4- 1'59''

RAOUL (*voix off 4, il mime*) : Ankylosé, je me retourne sur le dos, déclenchant de féroces protestations de la part des ressorts. J'élève ma montre dans la faible clarté : 4h15. Impossible d'accrocher un bout de sommeil, ainsi tout habillé. Depuis deux jours que **l'état d'alerte** est déclenché, on enlève juste le ceinturon et les godillots pour somnoler.

À peine le temps de rechausser les habitudes civiles, de retrouver l'ébénisterie (mon métier, ma passion). Après deux ans d'un pénible service militaire, voilà que le marteau-pilon du 1^{er} septembre 1939, la **mobilisation générale**, nous écrabouille ! Le vide de l'âme, l'incertitude...

Les cauchemars réveillent le passé douloureux : ma mère décédée de tuberculose en 1918. Mon père revenu de la guerre sans une blessure, mais la cervelle battant la campagne. Alors, c'est l'oncle et la tante Richou qui ont recueilli le petit Raoul Hubert (18 mois). C'est moi qui ai fait les démarches à 22 ans, rentrant de l'armée en 1935, pour être adopté, d'où le double nom. Rien à ajouter.

LAGNON (*entre comme une tornade*) : Oh ! Réveille-toi ! (*Il le secoue*) Debout, bougre de feignant ! Message urgent à diffuser à tous les postes ! Remue-toi le cul, c'est pas l'moment de roupiller ! Cette fois, c'est du sérieux !

RAOUL : J'arrive, j'arrive...

(Lagnon sort. On l'entend encore crier « Réveil ! Alerte ! Tout l'monde debout ! »)

Tiens ! Sur l'autre rive, une activité inhabituelle s'est substituée à la décontraction des sentinelles allemandes. (*Il enfourche son vélo, fait un tour de scène, tour d'horizon*) Mauvais signe. En selle, grand braquet, direction Erstein par la digue !

(Le premier obus, siffle dans l'air, pluie de balles ...)

MUSIQUE 4a : Feu 1 ! textes dans les blancs

RAOUL (*freinant, pose un pied*) : [**Feu 1 ! 5''**] Le voie de chemin de fer ! Le premier objectif des Allemands. (*Il regarde d'un côté*) La digue est touchée, c'est sûr ! ... Digue, voie ferrée, l'essentiel, c'est ma peau. !

*(Il se dresse sur les pédales et sort. **Bruit de ferraille et de chute.** Le vélo arrive tout seul en scène en zigzaguant. La chute lui appartient... Raoul entre titubant et monologue)* [**Feu 2 ! à 27''**]

Aïe ! Bon sang ! Saletés de bandes molletières... Belle invention française ! Entortillée dans la chaîne, pédalier bloqué, en plein élan. [**Feu 3 ! à 38''**] (*Il s'assied à l'avant-scène, resserre la bande déchiquetée*) L'estafette Raoul s'est offert le plus beau vol plané de sa carrière. En retombant la poignée de frein m'a entaillé l'épaule. Première blessure de guerre ! [**Feu 4 ! à 55''**] J'ironise mais cette saloperie a failli me défoncer le crâne. Un comble, après avoir échappé au bombardement. [**Feu 5 ! à 1'07''**]

(Nouveau déluge de fer et de feu. Il se jette au sol, rampe, s'abrite derrière un pendrillon)

Deux heures et demie que ça canarde ! Et ça continue... Avec en poche un message ultra-urgent. Aucune chance de passer à travers ce déluge de métal et de feu . [Feu 6 ! à 1'25'']

(Il se redresse, s'époussette, examine son vélo sur fond sonore)

RAOUL : Indemne, lui aussi, le brave petit ! Une chance. Mission à terminer. En avant, à fond les manettes ! Grand plateau, petit pignon, le nez dans le guidon !

(D'un seul coup, tout s'arrête. Silence, oiseaux : réplique)

MUSIQUE 4b : voix off 5- 1'31'' (fin à 2'02'')

RAOUL (voix off 5) : En un temps record, je parcours le reste de la distance et, au bord de la syncope, me présente au commandant, l'épaule ensanglantée.

SCÈNE 5

L'agent de liaison Raoul, le commandant

(Raoul entre, mal en point, sacoche en bandoulière. Il salue)

COMMANDANT : C'est à cette heure qu'on se pointe ? Trois heures pour faire Erstein-Krafft !⁴ J'ai bien envie de vous faire traduire en conseil de guerre, moi, mon gaillard ! *(Il parcourt la pièce, cinglant les meubles avec sa badine)*. Vais vous apprendre à musarder pendant que l'ennemi canonne nos positions !

RAOUL : Mais, mon commandant, le bombardement...

COMMANDANT : Pas de réplique ! Garde-à-vous !

RAOUL : À vos ordres, mon commandant !

COMMANDANT : Un soldat fait passer sa mission avant sa propre vie.

RAOUL (lui désigne sa blessure) : J'ai été touché, mon commandant, m'en suis tiré de justesse. Et Précisément, je tiens une autre nouvelle, orale celle-là, à vous transmettre mon commandant.

(Le commandant se plante devant lui, mâchoires en étai, œil en canon de mitrailleuse)

COMMANDANT : Tiens donc. Alors, quelle nouvelle ?

RAOUL : C'est important et déterminant, mon commandant : la ligne de chemin de fer est intacte sur toute cette portion, j'ai vérifié... au péril de ma vie.

⁴ Environ deux kilomètres et demi.

(L'officier se fige. Le chemin de fer intact ? Militairement impossible. Il tient toujours en main le pli apporté par l'estafette au garde-à-vous. Il l'ouvre en maugréant « repos » :)

COMMANDANT : Bon Dieu d'bon Dieu ! Cette fois, c'est la guerre pour de bon. L'ordre du Q.G. stipule d'évacuer sans délai les positions établies sur le Rhin : **les troupes du Reich ont contourné la Ligne Maginot !** Elles sont déjà à Sedan⁵. Dare-dare ! le 172^{ème} RIF doit refranchir le canal du Rhône au Rhin, avec armes et bagages pour couper la route à l'ennemi. Agent de liaison Hubert, rejoignez prestement votre unité, donnez l'alerte et bouclez votre paquetage. Foncez !

COMMANDANT : À vos ordres, mon commandant !

(Il salue, demi-tour de rigueur, il sort)

SCÈNE 6

**L'adjudant, la brigade d'appelés : Raoul, Bébert, Lucien, Daniel, Camille et Pierre,
la narratrice 1**

ADJUDANT : Pas de traînants ! L'inaction, ça engourdit la tête et les jambes ! Du nerf, du nerf, du nerf ! On se s'coue les miches ! Une-deuux ! Une-deuux ! Au pas d'charge, bon Diou ! Plus vite que ça ! Magnez-vous l'train ! Une-deuux ! Une-deuux ! ...

(Marche sur place, trois-quarts face au public, tournent peu à peu pour se trouver de dos et continuent à marcher au pas. Entrée de la narratrice qui peut être en habit et coiffure d'époque)

NARRATRICE 1 *(au public)* : Trois kilomètres par la départementale. Disciplinés, ils abordent le pont, tous convaincus que les Allemands ont franchi le Rhin, à moins de deux km à vol d'oiseau et que, d'une seconde à l'autre, ils vont essuyer des rafales de fusil-mitrailleur. Ils avancent, pétris d'une trouille qui relâche les boyaux et annihile toute dignité *(Ils sortent en coulisse)*. Le régiment traverse le pont. Rien ne se produit. L'autre berge est investie, en ordre dispersé. *(Ils reviennent, investissent le fond de scène, sur le qui-vive)*. On avance dans les hautes herbes, les tripes un peu moins chamboulées. On fouille les environs, le doigt sur la détente du fusil. Aucun casque vert-de-gris à l'horizon. Personne. Ordre est donné de s'arrêter. Arme au pied. Partie remise. Alors, on ose respirer.

ADJUDANT : Plantez le campement ! Retranchement de campagne ! Placez les sentinelles. Relève toutes les deux heures ! Les sous-off., à la tente du commandant !

(Ils sortent à l'opposé derrière l'adjudant)

⁵ C'est le 20 juin 1940.

NARRATRICE 1 (*au public*) : On surveille malgré tout l'ennemi qui ne saurait tarder, au rythme d'enfer auquel il a traversé le nord... Mais l'ennemi se fait attendre... On expédie l'agent de liaison Raoul au Q.G.. Il opère l'aller et retour à bicyclette, sans avoir perçu la moindre détonation et revient avec l'ordre d'un « repli stratégique en aval du pont ».

Demi-tour, droite !

On retransverse, ma foi, assez soulagés et en rangs désunis.

(Ils reviennent par le même côté)

Par chance, Bébert Clévenot survient avec sa roulante (*la laisse en coulisse !*), sa débrouillardise et sa bonne humeur, pour redresser le moral des troupes, passées sans transition de l'engourdissement végétatif à la trouille viscérale du pré-affrontement.

BÉBERT : Vous tracassez pas, les bleus ! J'ai invité au passage une malheureuse poule égarée. (*Imitant Lagnon*) : « Si vous voyez c'que j'veux dire ! »

PIERRE CRIMELLA : On voit parfaitement. Si tu pouvais ajouter quelques frites pour notre dernier vrai repas avant le casse-pipe, je te ferais une bise au Jour de l'An.

BÉBERT : Va pour les frites et le Jour de l'An, ça voudra dire qu'on est vivant. Pour ce qui est de la bise, je préférerais celle de ta petite amie.

PIERRE : Sacré Bébert ! Heureusement qu'on l'a celui-là !

RAOUL : Tandis qu'on dresse les tentes des gradés sur le mamelon, Bébert va nous préparer le pique-nique avec Pierre Crimella et Daniel Demangel comme marmitons, si vous voulez bien.

TOUS : Pas de problème, c'est parti !

(Les deux groupes se séparent et sortent)

NARRATRICE 1 (*au public*) : Vaine attente de quarante-huit heures, puis nouveau départ, plein ouest, puisque c'est par là qu'on se bat. Des plaines, des collines et la forêt dense, la montagne, une cinquantaine de kilomètres, le barda sur les épaules, on découvre le château de Bernstein et le château de Bilstein. L'ennemi, retardé sans doute par quelques escarmouches, n'est toujours pas en vue. Le 172^{ème} RIF atteint le vaste plateau de Saales (altitude 800m). Plateau magnifiquement boisé de pins autour d'une grande clairière, en surplomb d'un typique petit village. Position stratégique imprenable, indétectable.

(Elle laisse la place aux soldats de retour qui arrivent plutôt fourbus)

ADJUDANT : Halte ! Retranchement habituel ! Rompez les rangs ! ...

(Il sort. Les troufions en profitent pour se délester des sacs, s'allonger dans l'herbe, boire un coup, souffler un peu... Pierre s'approche de Raoul)

PIERRE : Superbe vue, tu ne trouves pas, Raoul ?

RAOUL : En effet. Dommage qu'on ne soit pas là pour faire du tourisme.

PIERRE : Oui, jolie montagne, région verdoyante... Ce village que tu distingues là-bas, c'est Ménil.

RAOUL : Tu connais

PIERRE : Ouais. Pour la bonne raison que j'ai une petite amie dans ce bled.

RAOUL : Ah ! bon. Bravo Dom Juan. Ce qui signifie aussi que tu es familier de la région.

PIERRE : Un peu, mon n'veu ! Le bourg dont on distingue le toit pointu d'ardoise du clocher, là-bas, est encore plus chouette, c'est Senones, MON pays !⁶... Ouais, mon pays, tu te rends compte, Raoul, je suis bloqué à deux pas de chez moi, comme derrière une vitrine. Ce bois, ce plateau, ces villages, c'est toute ma jeunesse ! J'en connais tous les secrets. Avec de bonnes jumelles, je pourrais voir ce que mijote ma mère pour le dîner.

RAOUL : Oui, je le conçois, ça doit te faire bizarre.

DANIEL DEMANGEL (*passant après un coup d'œil au panorama*) : Toujours pas de camions, de chars ni de fantassins chleuhs.

RAOUL : On n'est pas pressé de le voir. (*Daniel s'éloigne. À Pierre*) À vos d'oiseau, ça fait combien ?

PIERRE : Par les sentiers, à peine plus de trois kilomètres... Tu sais quoi, Raoul ?

RAOUL : Vas-y, raconte, ça te démange.

PIERRE : J'ai une folle envie d'y faire une petite descente, cette nuit, histoire de respirer les odeurs familières et retrouver mes racines.

RAOUL : Tu crois que le moment est bien choisi ?

PIERRE : Il n'y aura peut-être plus d'autre moment choisi, d'autre opportunité...

RAOUL : Oui, tu as raison, Pierre, profite-s'en. Tâche de ne pas te faire pincer. Tu connais les sanctions promises aux déserteurs. Je prendrai ton tour de garde.

PIERRE : Merci, tu es un pote, je te revaudrai ça. Et ne t'inquiète pas, je fais partie du paysage, un vrai caméléon. Je serai de retour avant l'appel du matin.

(Pierre radieux se lève, lui serre une formidable poignée de mains, et dévale la pente. NOIR)

SCÈNE 7

Narratrice 2, Raoul, Pierre Crimella, commandant, l'adjutant, Bébert, Daniel, Lucien, Camille

(Le jour se lève à demi. Pénombre. Orage, éclair... Dans un coin, une silhouette sous une tente)

NARRATRICE 2 : La nuit fut belle et étoilée, mais les journées suivantes très pluvieuses ! Pierre était rentré à l'heure, sans encombre, ce qui l'incita à récidiver son exploit chaque nuit suivante, malgré les prudentes mises en garde de Raoul.

⁶ Authentique.

Les sapins perdent leur imperméabilité pour dégouliner en traînées noirâtres et collantes. On s'abrite comme on peut, nuit et jour, sous le bout de tente prêté par l'armée (deux moitiés qu'il faut assembler - boutons-pression- par binôme, en vérité !). Le sol détrempé, gorgé d'eau, ruisselle et on commence à sentir pousser les champignons entre les orteils. Les crampes pincant les muscles gelés. Les nuits d'insomnie grelottante sont interminables.

(Elle s'écarte. Les lumières montent très doucement. C'est encore la pénombre)

PIERRE (*survenant*) : Hé, Raoul, réveille-toi ! **ILS** sont là, en bas !

RAOUL (*sortant la tête de sa toile*) : Hein ? Qui ça « ils » ?

PIERRE : Les **Chleuhs**, mon vieux !!! Je les devance de peu. Ils ont profité de la nuit pour encercler le plateau. C'est mon chien, à la maison, qui les a reniflés à temps pour que je file !

RAOUL : Merde ! (*D'un seul coup, il se réveille !*) Le commandant est au courant ?

PIERRE : Pas encore ! Tu as la primeur de l'information. C'est toi, l'agent de liaison, non ? ... Hé, où cours-tu ?

RAOUL : Tu l'as dit : faire mon boulot !

PIERRE : Attends (*Il le rattrape lui agrippe le bras*). À quoi bon provoquer la panique ?

RAOUL : Faut se protéger, se défendre, on va se faire massacrer !

PIERRE : À mon avis, c'est déjà trop tard. Les batteries sont en place. On est gentiment assiégés. Inutile de balancer des coups de pied dans la fourmilière. La riposte serait terrible.

RAOUL : D'accord, tu as raison. Alors, on déclenche l'alerte, en sourdine. Je cours avertir le commandant. (*Il sort*)

PIERRE (*seul, soupire*) : À force de jouer au chat et à la souris, il fallait bien que ça arrive.

(Surviennent : le commandant, l'adjudant, suivis de la troupe, les 4 copains, avec Raoul derrière le commandant et l'adjudant [qui peut être remplacé par Lagnon])

COMMANDANT : Au rapport... Repos ! On nous signale que les troupes allemandes cernent le plateau de Saales, où nous nous trouvons. Nous avons l'avantage de la position dominante. Alors, on se positionne, chaque section est sous les ordres d'un sergent. On charge les fusils, on rive la prunelle à l'œilillon de la mire. On ne tirera que sur mon ordre express !

(Il sort avec l'adjudant. Les soldats se répartissent autour de la scène, tournés vers l'extérieur, prêts à tirer)

NARRATRICE 2 : Le cœur labouré, on attend, allongés dans la mousse spongieuse et sous les trombes d'eau, le signal de canarder... au jugé. On n'y voit rien. À croire que la météo a signé avec Hitler !

On attend jusqu'au petit matin que le pâle soleil veuille bien se lever. On attend toute la journée, en se relayant, et la nuit suivante (*Jeu de lumières sur un tableau figé*). On attend patiemment les vert-de-gris qui ne montrent pas le bout de leurs gros pifs de Teutons. On patiente sur le qui-vive... **jusqu'au 22 juin et 1940 la signature de l'armistice !**

Et toute la compagnie se rend à l'ennemi, sans qu'un officier n'ait lancé l'idée saugrenue d'une sortie pour l'honneur, comme en 17 ! Les traditions se perdent. Heureusement !

Et une nouvelle nuit tombe sur les deux campements demeurés sur leurs positions, sans avoir tiré un seul coup de pétard ! Même par inadvertance !

(Elle sort. Projecteur sur le duo, à l'avant-scène, les 3 autres en sentinelles)

PIERRE : Tu sais à quoi je pense, Raoul ?

RAOUL : J'appréhende, mais dis toujours.

PIERRE : Je ne le proposerai à personne d'autre. Cette nuit, nous descendons à Senones. Rien à craindre pour traverser les lignes allemandes, je connais le pays mieux que ma poche. On se déguise en civils, ni vus ni connus, on est peinars. Qu'est-ce que tu en penses ?

RAOUL *(après une longue réflexion)* : À quoi bon, Pierre. On doit rentrer à Strasbourg, à ce qu'on nous a annoncé, pour être libérés à Châlons. S'éclipser maintenant, c'est tenter le diable pour peu de chose. On s'en tire à bon compte. Tous les copains qui sont tombés dans les Ardennes, n'ont pas eu notre chance.

PIERRE : Je sais, Raoul, je sais, il était temps que l'armistice enraye l'hécatombe. Mais que veux-tu, je n'ai pas confiance. Depuis 1870, à Senones, on est aux premières loges *(Il se tapote l'aile du nez)*. Il ne m'a jamais trahi, celui-là, de grand-père en père et en petit-fils. Alors, qu'est-ce que tu décides ?

RAOUL : Sans l'armistice, je n'aurais pas hésité une seconde, le risque était justifié. Cependant, à présent ?... Pour toi, c'est différent. Désolé, Pierre, je préfère attendre. Je passe te voir dès que je suis officiellement libéré. Promis. Et on se fait une fête à tout casser.

PIERRE : Comme tu voudras. Pour moi, c'est irrévocable, je file. Sans regrets, Raoul ?

RAOUL : Sans regrets.

PIERRE : Alors, salut mon ami, à bientôt.

RAOUL : Salut et bonne chance !

(Ils se serrent une formidable poignée de mains. Pierre se détourne avec son barda sur l'épaule. Un dernier signe amical et il disparaît)

MUSIQUE 5 : Inter'acte- 0'52''

ACTE II SCÈNE 1

Le commandant, l'adjutant, les 5 Français + Paul, narratrices 3 et 4, 2 soldats allemands

(Les sept soldats, arme au pied, sont alignés devant le commandant et l'adjutant)

COMMANDANT : « Soldats ! Vous allez défiler avec vos armes (sans balles, ça tombait sous le sens !). Vous allez défiler avec dignité pour montrer comment se comporte l'armée française. Vous n'êtes pas des vaincus, souvenez-vous en ! »

(Même mime de la marche sur place, en fond de scène. Les soldats allemands viennent les encadrer)

NARRATRICE 3 : Le soleil reparaît, pétant de santé pour saluer la longue transhumance vers Strasbourg ! Il a choisi son jour, celui-là ! Bref, ce nazi darde sur nos troupes ahuries.

ADJUDANT : En avant... marche !

NARRATRICE 3 *(au public)* : Fusil à l'épaule, sac au dos ! Tête droite ! Menton levé ! Gentiment escortés, un boche tous les cinq mètres. Ne manque que la fanfare !

Au fil des heures, on perd la notion de la distance et de l'équilibre. Les rangs se désunissent *(dont acte, peu à peu)*, on ne marche plus en cadence. Au fait, Strasbourg est à quelle distance ? ...

NARRATRICE 4 : Quatre-vingts, quatre-vingt-dix kilomètres ? Les moins éprouvés soutiennent les autres. Certains boitent bas. Les bandes molletières se déroulent comme des bandelettes de momie. Les pieds s'échauffent, les brodequins blessent. Sans sa camionnette, Bébert commence à souffler. Il a perdu sa verve et son humour. Il s'appuie pesamment sur l'épaule de Raoul.

RAOUL *(à Bébert)* : Passe-moi ta pétoire.

BÉBERT : Tu crois pas qu'ils vont...

RAOUL : Fais ce que je te dis.

1^{er} SOLDAT ALLEMAND : Schnell !!! Raoust !

(Bébert épuisé se déleste de son fusil)

CAMILLE *(à Paul)* : T'es d'où, toi ?

PAUL : Bretagne, Quimper...

2^{ème} SOLDAT ALLEMAND : Raoust ... Schweigen !

NARRATRICE 3 : Au détour de chaque butte, de chaque courbe, on espère découvrir la ville. Dans la descente, le serpent du 172^{ème} ondule et s'étire. La canicule sévit pour tout le monde. Aussi, après la

direction : BARR 26 km, les soldats allemands, sachant qu'il reste soixante bornes à couvrir, ne harcèlent plus les ex-futurs-prisonniers.

NARRATRICE 4 : Après deux nuits à la belle étoile, le surlendemain, on aperçoit enfin, les faubourgs de Strasbourg la magnifique ! *(Ils passent à l'avant-scène, tandis que les figurant(e)s s'alignent au fond)* Massés le long des trottoirs, les civils les regardent défiler comme au 14 juillet, leur adressant des signes amicaux.

BÉBERT : T'as vu, ils nous font signe de nous tirer en douce.

RAOUL : Oui, ils doivent savoir quelque chose...

BÉBERT : On tente le coup ?

RAOUL : Dès que le gros vert-de-gris, sur ma droite, me lâchera du regard.

(Ils sortent dans le mouvement général)

NARRATRICE 3 : Raoul et Bébert guettent la faille, seulement les soldats allemands ne laissent guère d'intervalles. Pour tenter le saut de carpe, à la fraction de seconde propice, il faudrait ne pas trimballer tout cet attirail et disposer encore d'un minimum de ressort. Deux tentatives avortées... Trop tard. Répartition dans les bâtiments. Repos !

NARRATRICE 4 : On leur retire leurs armes. C'est normal. Pour autant, « ils ne doivent pas se considérer comme prisonnier ! » Juste en attente de la formation du convoi pour Châlons... Enfin, c'est ce qu'on dit ! Et les jours passent... jusqu'au 12 juillet, le départ est enfin annoncé !

En rang par quatre, avec le barda, les libérables, sont conduits à la gare de Strasbourg, sous bonne escorte. Il fait lourd et moite depuis les premières heures de la matinée. Le hall, les quais, voie 2... Devant, les premiers moutons marquent un instant d'hésitation.

BÉBERT : Que se passe-t-il encore ?

DANIEL : Dites, on s'est pas trompé de voie ?

PAUL : C'est pas le convoi pour Châlons, ça ! ... Pas avec des wagons à bestiaux ? ...

SOLDAT ALLEMAND 1 : Schnell !

PAUL : C'est pas une réponse !

CAMILLE : Grimpe ! T'énerve pas, c'est la guerre ! Estime-toi heureux de pas te taper le trajet à pied. Ils ont réquisitionné tout ce qui peut encore rouler, voilà tout.

BÉBERT : « Hommes quarante, chevaux huit » est inscrit sur le panneau du wagon. Nous, hommes : cinquante ! sans oublier le paquetage. Chevaux zéro, heureusement. Ce n'est pas de l'humour, mes bons apôtres, mais de l'ironie saumâtre.

SOLDAT ALLEMAND 2 : *Tassez-fous* ! Schnell !

PAUL : Si c'est pour quelques dizaines de kilomètres, on ne va pas faire la fine bouche.

DANIEL : d'autant qu'on nous gratifie d'une boule de pain noir et d'un paquet de biscuit de soldat. C'est Byzance !

(Décor : En fond de scène, deux panneaux encadrant les soldats symbolisent le wagon, porte à glissière transparente. Pénombre. Juste deux points de lumière : les lucarnes)

PAUL : Hé », dites ! Y a rien à boire ?

SOLDAT ALLEMAND 2 : *La verme ! On ferra blus tard ! Serrez-fous ! Los !*

NARRATRICE 3 : Raoul aide Bébert à se glisser sous l'une des deux lucarnes, munies de barreaux, par où filtre un léger souffle d'air déjà trop chaud.

PAUL : Vous allez voir, ces salauds vont nous laisser sans flotte jusqu'à Châlons.

NARRATRICE 4 : Bébert qui parle allemand (sa mère est alsacienne), traduit les derniers aboiements des allemands : « Pas le temps ! Boire prochain arrêt ! Train libérer la voie ! »

DANIEL : C'est quoi la prochaine gare ? Sarrebourg ? Lunéville ? Nancy ?

NARRATRICE 3 : Les soldats bouclent les wagons ! Le train s'ébranle en douceur.

MUSIQUE 6 : le train 2'50'' (texte sur cloche : à 8'')

La fumée de la loco poussive, les escarbilles s'engouffrent dans les wagons. Air irrespirable. Plus que quelques heures à tenir dans cette étuve. Ils se relaieront pour s'asseoir parce qu'à cinquante, hein ? Le train quitte la gare.

NARRATRICE 4 : Par ma lucarne, Raoul (*debout*) distingue la cime des arbres sur un mouchoir de ciel presque blanc. Les arbres ! Ils lui apparaissent à gauche et filent vers la droite... gauche, droite... Mais oui, bon Dieu, d'est en ouest ! Il a trop le sens de l'orientation pour ne pas réaliser que le TRAIN TOURNE LE DOS À CHÂLONS !

NARRATRICE 3 : À quoi bon s'affoler. Avec les bombardements, la ligne direct a dû être endommagée... Il faut remonter jusqu'au centre de triage, s'aiguiller sur Mulhouse au sud, ou Haguenau au nord. Explication rationnelle. Rien d'autre à faire qu'attendre. Après tout, ça aurait pu être pire. Combien de copains, combien d'innocents y ont laissé leur peau ?

NARRATRICE 4 : Un pont... Un très long pont met en vibration les wagons-caisses-de-résonance. En vérité, plusieurs ponts et le dernier est le plus long... Ça sent l'eau douce... **Le pont de Khel ! ...**

NARRATRICE 3 : **Plus de doute sur la direction.** Raoul jette un coup d'œil au Rhin et retombe. Son cœur s'est arrêté de battre plusieurs secondes.

(Il détaille ses codétenus, tassés, prostrés, liquéfiés. Moutons en transit d'abattoir ! Il enfouit mes mains tremblantes dans ses poches, se rassied).

NARRATRICE 4 : Le train adopte sa vitesse de croisière... « Vitesse de croisière », superbe expression ! On se cale au mieux, on déglutit comme on peut la dernière goutte de salive âcre. Aucun n'a touché à la nourriture. D'abord de l'eau !

NARRATRICE 3 : Sous la tôle chauffée à blanc, les sueurs fortes empoisonnent l'atmosphère. Les crampes et les courbatures rongent les muscles tétanisés. On s'entremêle, se pousse, se repousse pour trouver une position moins inconfortable. Le train roule vers l'est et berce les meurtrissures.

(Elles s'esquivalent discrètement)

LUCIEN (*appuyé sur son accordéon*) : C'est encore loin, Nancy ?

DANIEL : On va crever là-dedans ! Tous abrutis ; pas un capable d'ouvrir !

PAUL (*se lève, s'escrime sur la porte*) : **Bon Dieu ! La porte ! ... Elle est bloquée !**

BÉBERT (*lui donnant un coup de main*) : Ah ! les vaches ! Elle est VERROUILLÉE ! On est enfermé, les gars, comme du bétail!

CAMILLE : Qu'est-ce que ça veut dire ?

PAUL : Pourquoi on nous a enfermés ?

DANIEL : Pour nous faire crever !

LUCIEN : On va être libérés à Châlons, hein ? C'est bien ça, les gars ?

(Il se dresse, regarde par la lucarne.. Gauche, droite...)

Hé, les gars ! ... On va pas à Châlons... On va pas à Ch...

CAMILLE : Qu'est-ce que tu débloques, Lucien ?

LUCIEN : On s'enfonce en Allemagne...

PAUL : L'Allemagne ? Pourquoi l'Allemagne ? Qu'est-ce qu'on a fait pour ?

RAOUL : Et l'armistice, alors ? L'armistice, il sert à quoi ? ...

LUCIEN : On s'est bien fait avoir, les potes, berner, gruger. (*Jouer la fin de la musique*)

MUSIQUE 6 : le train (fin 2'50'')

MUSIQUE 7 : voix off 6 (+ final 0'22'')- 1'40''

*(NOIR. **Voix off 6** : Le train s'arrête. On entend encore à plusieurs reprises : « De l'eau... par pitié, de l'eau... À boire » ; des cris, des râles. Puis, silence absolu. Le tonnerre, des éclairs, un orage ! La pluie. Raoul se lève, tend son quart en alu sous la manne. Camille fait de même à travers l'autre lucarne. On se passe, les bidons, les gamelles. On n'en perd pas une goutte. On boit jusqu'à en vomir. On s'humecte le visage. Tant pis, tant mieux si on en crève ! On boit cette lavasse qui racle la gorge. Le train repart. Le soleil se lève enfin. Le train s'arrête, repart. Nuit, jour. Immobilité totale dans les wagons. Le train s'arrête. Des soldats allemands déverrouillent les portes : Rannn ! Les prisonniers s'extirpent de l'apathie nauséabonde. « Raoust und schnell » les zombies chancelants sont regroupés sur le quai, tirant leur paquetage. Dans chaque wagon, gisent des paquets chiffonnés, visage de marbre douloureux. La gare, c'est Allenstein)*

SCENE 2

Les mêmes prisonniers, soldats allemands, un officier, narratrice 5

(Sous escorte, ils arrivent devant un portique marqué « STALAG 1B »)

SOLDAT ALLEMAND 1 : Hinaus !

OFFICIER : *Rassemblement* immédiat ! Torse nu, en *vile intienne*, messieurs.

SOLDAT ALLEMAND 2 : Schnell !

OFFICIER : Messieurs, le Stalag 1B vous a accueillis et vous entretient. Si vous tentez de vous *envuir*, c'est votre droit (*Il martèle chaque mot d'un pas*), vous serez repris et *zévèrement* punis ! J'espère, messieurs que je me fais bien comprendre. Matricule 44-626... (*Sidéré, Raoul fait un pas en avant*) Le hasard vous désigne chef de chambrée. À moi, vous rendrez les comptes.

RAOUL : À vos ordres (*Il rentre dans le rang*).

OFFICIER : À présent, *Tirection* le bâtiment en brique. *La touche*, messieurs, *la touche*, *z'il fous blait* !
(Encadrés par les soldats allemands, ils sortent. L'officier sort à l'opposé)

NARRATRICE 5 : L'énorme cheminée du bâtiment carré en brique sombre vomit une fumée dense noire, rabattue par le vent. Au plafond d'une vaste salle, de grosses pommes de douche pendent tous les trois mètres. Un type vacille, s'écroule mollement sur le sol cimenté. Les autres serrent les dents, nus, transis. Ceux qui sont près du mur, s'adosent. Un sifflement dans la tuyauterie. Des gargouillis. Une goutte énorme éclate sur le ciment. Une autre et une autre.

Et l'eau jaillit des larges pommes ! De l'eau ! Chaude, propre, qui mouille, qui rince et purifie les corps et les âmes meurtries ! Des rires hystériques fusent. On se frotte, on se récure, on s'éclabousse, on se claque les épaules. On crie, on chante, on pleure, mais ça ne se voit pas. On renaît à la vie...

(Retour de l'officier et des prisonniers Français. Ils ont meilleure mine. Ils s'alignent)

OFFICIER : Messieurs, « *Gesundheit ist arbeit* ! ». Vous savez ce que veut dire en *vrançais* ?

BÉBERT (*spontanément*) : « Le travail, c'est la santé »... Heu, faut que je vous précise, lieutenant : ma mère est Lorraine.

OFFICIER (*hausse un sourcil*) : « *la zanté* par le travail », messieurs. En *gonséquence*, les volontaires seront affectés dans les entreprises de la région selon leurs spécialités. (*Il arpente la scène*) *Zi* travail est honnête et soigneux, ces hommes sont considérés et respectés, au même titre que les travailleurs allemands qu'ils remplacent. Ils sont nourris selon leurs efforts. Chaque soir, ils regagnent le Stalag. *Achtung*, messieurs !... Toute tentative de *réfolte*, de *zabotage*, sera puni par la mort ! La mort ! ... Les

autres, messieurs, ceux qui préfèrent rester au Stalag 1B, sont entretenus en *vonction* de leur paresse.
Temain, foire de Goldap. Réfléchir.

(Très raide, il sort)

SCÈNE 3

Raoul (*face au public*)

C'est la foire aux bestiaux sur la place de la gare de Goldap —à cinquante kilomètres au nord d'Allenstein—, la vraie foire ! seule différence : en lieu et place des bovins et ovins, s'entassent... Nous, les K.G. : Krieg Gefangenen ! Nous, les prisonniers de guerre !

Les fermiers, les propriétaires, les officiels des environs se présentent aux militaires plantés sur une estrade, derrière une table. Ils formulent leur demande et repartent avec de la main d'œuvre plus ou moins qualifiée, car chacun de nous se reconnaît de tel ou tel métier, sans contrôle possible. Celui-là a besoin de deux solides cultivateurs ! Le gros barbu cherche trois ouvriers agricoles ; l'autre, trois cultivateurs et un menuisier ...

- Moi ! je lancé en m'avançant. Je suis menuisier-ébéniste : *tischler* !

Trois costauds font deux en avant. L'affaire est faite. Embarqué ! Adieu Bébert, adieu les copains ! Rendez-vous à Paris ! On embarque dans la charrette d'un vieux *cep de vigne* en velours vert, appuyé sur une canne torsadée. Au pas trébuchant du cheval panard, on prend la direction de Tomasfeld. Une heure plus tard on atteint une grande ferme isolée qui pleure son manque de bras.

(Il se déplace pour marquer le temps qui s'est écoulé et relance)

Après trois mois d'été intense, moissons achevées, septembre annonce déjà les premières rigueurs. Je découvre sur une vieille carte que Goldap se trouve en Prusse orientale ! Tout en haut de la carte de l'Europe, à deux cent cinquante kilomètres au nord de Varsovie, cent cinquante à l'est de Königsberg sur la Baltique. Tout espoir d'évasion est anéanti par une balade de deux mille bornes, en plein hiver prussien qui bloque le thermomètre à -20, voire -30°C, pendant huit mois de l'année. Voilà aussi pourquoi il est impératif de boucler très vite les travaux de la ferme tandis que la nature brûle les étapes pour combler le handicap.

Tiens ! Qui vois-je approcher ? la silhouette claudiquante du garde-chiourme des K.G. en poste dans les entreprises alentour. Un gardien très discret, jeune militaire estropié, qui n'effectue qu'une apparition quotidienne pour vérifier l'effectif. Cette deuxième visite impromptue me fait pressentir un motif important. Kurt laisse son traîneau devant la grange. Il est nimbé d'une aura de givre.

(Se croyant seul, il grimace en étirant sa jambe blessée, maugrée dans sa langue maternelle)

SCÈNE 4

Raoul, Kurt, contremaître, narratrice 6, Georges, Lucien, Bébert, Camille, Daniel, Paul, Marcel, Albert

RAOUL : Bonjour Kurt.

KURT (*lui remet une lettre en papier bleu*) : *Guten tag.*

RAOUL (*parcourt la lettre*) : Franchement, Kurt, à part mon nom, je n'y comprends pas un mot. De quoi s'agit-il ? Je n'ai rien à me reprocher.

KURT (*sourire apaisant*) : *Komm mit mir, bitte, Râhoul Hubert. (Il joint le geste à la parole)*

RAOUL : Je fais mes valises, c'est ça ? Où m'emmènes-tu ? Heu... *Wo gehen ?*

KURT : *Um das sâguemûlthe aus Goldap.*

RAOUL : Je retourne à Goldap ?

KURT : *Goldap, ja... ja...*

RAOUL : De toute façon y a pas à discuter, hein ? On verra sur place. Attends, une petite seconde... (*Il va récupérer son sac-à-dos en coulisse*). Voilà, Kurt, je suis prêt. Allez, salut tout le monde, et portez-vous bien. Où est ton traîneau ? Tu me précèdes ?

(*Ils sortent*)

NARRATRICE 6 : Ils ne prennent pas la route du Stalag, mais descendent au sud de Goldap, à douze kilomètres. Aux odeurs concentrées de résine, sciure, coupes fraîches et champignons, aux sonorités particulières, morsure stridente de scie circulaire, coups sourds des haches, Raoul devine qu'ils approchent d'une scierie. Kurt le dépose à l'entrée et fait demi-tour. (*Elle sort*)

KURT (*voix off*) : *Auf wiedersehen, Râhoul.*

RAOUL (*entrant à reculons*) : Bon retour, Kurt !

(*Raoul se détourne. Un immense gaillard l'interpelle*)

CONTREMAÎTRE : *Was wollen sie ?*

RAOUL (*fait volte-face*) : *Guten tag. Heu... Ich bin... affecté ici. Raoul Hubert-Richou.*

(*Il fouille dans ses poches à la recherche de la lettre, la lui tend*)

CONTREMAÎTRE : *Ach !... (Il hoche la tête)* Le nouveau menuisier. Je suis Herr Chleicher, contremaître. Herr Richter *ist director*. Beaucoup travail, ici, monsieur... (*Il jette un coup d'œil à la lettre*) Hubert-Richou. Bon travail, bonne nourriture. Mauvais travail...

RAOUL : Je suis au courant. Le bois est mon métier.

CONTREMAÎTRE : Tant mieux. Beaucoup d'ouvrage, ici.

RAOUL : Que fabriquez-vous, si ce n'est pas indiscret ?

CONTREMAÎTRE (*désigne un endroit hors scène*) : Comme vous le voir : des baraques de stalags.

RAOUL (*outré*) : Des baraques de... (*Il se détourne vers le public tandis que le contremaître se tourne de l'autre côté pour lui désigner une bâtisse*) Fabriquer des baraques pour loger de nouveaux K.G. !
Jamais ! Ma dignité refuse cette honteuse complicité.

CONTREMAÎTRE (*se retourne, le cherche*) : Où vous être ?... *Ach !* Je montre ce bâtiment à vous. Ici, loger avec camarades, *monsieur* Hubert (si vous me permettre ce raccourci). Ils expliqueront à vous le... règlement. D'ailleurs, en voici deux. (*Entrent, un chevron sur l'épaule deux K.G.*) Je vous laisse entre bonnes mains. Beaucoup travail moi aussi. (*Il sort*)

GEORGES : Salut le nouveau, sois le bienvenu. Moi, c'est Georges, lui Marcel, et lui Albert.

RAOUL : Bonjour... Je m'appelle Raoul Hubert-Richou.

GEORGES : Décontracte-toi. Le gros, c'est pas un mauvais bougre.

MARCEL : Tu verras, on n'est pas mal ici. Quand on est réglo, les boches nous fichent la paix.

RAOUL : C'est à cause de ces baraques qu'on fabrique ici.

GEORGES : Tu sais, il y a moindre mal à héberger des prisonniers qu'à les laisser crever dehors par cette froidure.

RAOUL : Ce n'est pas faux. Pourtant, je n'arrive pas à adhérer à cette idée. Trop fraîche, trop brutale.

MARCEL : Comme nous, tu t'y feras.

LUCIEN (*survenant par derrière*) : Et moi, alors ? Tu ne me connais plus ?

RAOUL : Pas possible, Lucien Lefebvre !

LUCIEN : Hé oui, Raoul, c'est moi, l'unique !

RAOUL : Le hasard, tout de même !⁷ Heureux de te revoir, mon vieux Lucien. Et ton accordéon ?

LUCIEN : Dans la piaule ! Tu n'imagines pas que les chleuhs allaient réussir à m'en amputer. Plutôt crever ! Je te raconterai ça plus tard. Attends, j'ai une autre surprise pour toi. Tu vas tomber sur le cul.

(*Il siffle sur deux notes*)

BÉBERT (*voix off*) : Voilà, voilà, on arrive !

RAOUL (*sidéré*) : Non ! ... On dirait la voix de... Bébert !

BÉBERT (*entrant*) : Raoul !⁸ J'y crois pas.

(*On s'étreint comme deux vieux frères*)

RAOUL : Lucien, Bébert, c'est formidable ! À en chialer de bonheur. Éparpillés à la foire de Goldap, on se retrouvons affectés dans la même entreprise ! Un miracle.

LUCIEN : Et c'est pas fini. « Goûtons l'instant présent » comme aime à le dire notre cuistot.

BÉBERT : On va arroser les retrouvailles, j'ai un petit rosé pas négligeable.

RAOUL : Du vin, ici ? Tu es toujours aussi débrouillard, Bébert.

⁷ Ça ne s'invente pas !

⁸ Voir note précédente.

LUCIEN : Plus que jamais ! On bouffe comme des papes. Même les Allemands nous l'envient, notre Bébert national, parole !

BÉBERT : Trêve de compliments oiseux... *(Il se tourne vers la coulisse)* Hé, les gars ! c'est l'heure solennelle de la pause.

VOIX OFF COLLECTIVE : On arrive !

(Se présentent tous les copains avec des tréteaux, une planche, deux paniers : nourriture et boissons)

RAOUL : Non, je rêve ! Camille, Daniel, Paul !

(Ils se congratulent, s'installent en deux secondes, font bombance)

CAMILLE : Tu sais, Raoul, ici, on se foule pas. On est douze avec toi.

DANIEL : Il y a du boulot pour la moitié, à tout casser.

PAUL : Les machines font l'essentiel du boulot. On va quand même pas se plaindre au patron, hein ?

MARCEL : Tiens, goûte-moi cette saucisse sèche.

PAUL : Ouais, pour parler turbin, les arbres sont livrés entiers, en billes justes ébranchées. Ils sont équarris, passés à l'étuve quarante-huit heures, débités, taillés, rabotés, si bien que les pièces nous tombent toutes prêtes, mortaisées et tout.

CAMILLE : Y a plus qu'à emboîter. Une légère retouche par ci par là, un vrai mécano.

LUCIEN : Faut de la constance, tu sais, pour faire semblant.

GEORGES : La tâche la plus longue, ce sont les ferrures et les huisseries.

DANIEL : Du travail d'artiste, tout ça, mon vieux. Tu verras par toi-même.

BÉBERT : Tu ne vas pas boudier mon fromage de brebis ?

TOUS : « C'est toujours ça que les boches n'auront pas ! »

CAMILLE : Ton verre est plein, vide-moi ça, cul-sec !

PAUL : Trinquons ! On ne sait pas de quoi demain sera fait.

TOUS : Oui, ailleurs et demain ! ...

(Ils lèvent leurs verres. La scène se fige. NOIR)

SCÈNE 5

Narratrice 7, Bébert, Raoul, Herr Chleicher

(Éclairage d'une nuit de pleine lune)

NARRATRICE 7 : Novembre 1940.

La nuit hiberne sous la croûte glacée par moins vingt-cinq. La brise cruelle de ces derniers jours s'est assoupie. Aucun bruit, aucune présence animale. Seules, les cheminées, sous un étroit quart de lune, trahissent une vis sous-jacente, vie qui s'agite bien étrangement dans le terrier nommé : dortoir des prisonniers.

BÉBERT : Viens, je te dis, y a rien à craindre.

RAOUL : Moins fort, les copains dorment. Tu sais bien qu'excepté le chef du district, personne n'a le droit de chasser !

BÉBERT : Qui te parle de chasser, Raoul ? Il s'agit d'une banale petite campagne pour étudier la faune de Prusse Orientale.

RAOUL (*transi*) : À une heure du matin par ce froid de canard ! Tu en as de bonnes, toi...

BÉBERT : Disons... qu'on a des insomnies. On fait c'qu'on peut quand on peut, Raoul. Prends les collets et suis-moi, si demain tu veux te régaler d'une merveille.

RAOUL : Pourquoi moi ?

BÉBERT : Parce que tu es mon pote. Superbe clair de lune, tu ne trouves pas ?

RAOUL : Sibérien.

BÉBERT : Ronchon !

NARRATRICE 7 (*s'immisçant*) : Raoul ne regimbe plus. Bébert a toujours le dernier mot. Et c'est souvent une bonne chose. Son moral d'acier et sa jovialité glissent d'indispensables gouttes d'huile dans les rouages de notre captivité. S'ils s'en sortent, ils lui devront beaucoup. Il file, le bougre, malgré sa corpulence de cuistot, et soudain, il pile comme un chien d'arrêt.

BÉBERT (*se penche sur une trace qui coupe la petite route*) : Regarde ces empreintes, mon vieux, c'est un lièvre de toute beauté. Au moins dix livres.

NARRATRICE 7 (*au public*) : À vue de nez, j'aurais dit cinq kilos.

RAOUL : Tu crois ?

BÉBERT : Persuadé. Il passe sous cette barrière pour aller grignoter les choux montés en

RAOUL : Comment l'as-tu repéré ?

BÉBERT : Très simple. Passe-moi un collet (*Il le dissimule sous le rideau du fond*). En allant à Goldap pour les provisions, j'avais remarqué les tiges de choux déneigées et toutes grignotées... Un autre collet, merci. Déduction logique : un rongeur en faisait ses choux gras.

RAOUL : Bien vu.

BÉBERT (*souffle sur ses doigts*) : Tu sais, chez nous, la braconne est le sport régional... Voilà qui est réglé. Avant l'aube, on fera notre marché.

NARRATRICE 7 : Laissons-les reposer quelques heures. Bébert, à peine à l'horizontale, ronfle comme le bienheureux qu'il est en toute circonstance. Raoul s'approche de la fenêtre, laisse errer son regard sur la nuit, sur le vaste bassin gelé jouxtant l'arrière du bâtiment. Cette réserve d'eau alimente la chaudière à vapeur.

J'ai capté une anecdote qu'on se garde bien de raconter et je ne peux y résister... Les blocs de glace, cassés, soulevés, ressoudés par le froid n'ont jamais éveillé les soupçons des Allemands. Personne ne s'est jamais demandé pourquoi la surface de ce plan d'eau tranquille n'est pas une patinoire plane, mais change si souvent d'aspect.

Pour être à l'unisson avec les copains, Raoul est entré dans le jeu des petits sabotages qui consiste à balancer de temps à autres dans l'étang : une boîte de clous, une serrure, des gonds, une peinture, un bloc de carbure... Ah ! le bloc de carbure, c'est le *fin du fin* ! Contrairement aux autres projectiles qui s'engloutissent illico, les blocs occasionnent de superbes réactions chimiques qui s'achèvent en éruptions volcaniques sous-marines. Des gamineries qui pourraient leur coûter très cher. Mais les Allemands ont des œillères ou une philosophie à toute épreuve.

(La lumière baisse au minimum, puis remonte)

BÉBERT (*tout ensommeillé, s'étire*) : Déjà debout, Raoul ?

NARRATRICE 6 (*au public*) : J'allais le dire.

(Elle sort)

RAOUL : Erreur ; pas encore couché.

BÉBERT : Courrier du cœur ?

RAOUL : Top secret.

BÉBERT : Ah ! bon ... Dis-moi, il doit être aux alentours de six heures, si je ne m'abuse ?

RAOUL : Six heures pile. Tu as avalé une pendule ?

BÉBERT : Tout juste, mon pote. J'ai l'intuition qu'un fameux civet nous attend. Allons-y.

(Ils sortent de scène pour revenir emmitoufflés par une autre issue)

RAOUL : Record battu : moins trente-deux.

BÉBERT : Qu'est-ce que tu dirais d'une casquette en peau de lapin ?

RAOUL : Qu'il ne faut pas tanner la peau du lapin avant de l'avoir attrapé.

BÉBERT : Celui-là est raide depuis belle lurette !

RAOUL : S'il n'a pas changé d'épicerie.

BÉBERT : Pas de danger, espèce de défaitiste.

(Ils s'avancent sans bruit, retrouvent l'endroit des collets. Rien au premier, mais...)

RAOUL : Oh ! la vache !

BÉBERT : Tu exagères, il est à peine aussi gros qu'un cocker.

RAOUL : C'est un beau morceau, ce lièvre.

BÉBERT : On fera avec !

(Il dégage Grandes-Oreilles du collet et glisse l'animal raide dans sa vareuse)

BÉBERT : On rentre. Il me gèle le ventre, le salopard !

RAOUL : Grouillons-nous, le jour va se lever.

(Ils se détournent)

HERR CHLEICHER (*dans leur dos*) : Promenade matinale, *mezieurs* ?

RAOUL : Bon-jour... Herr Chleicher. En vérité, nous ne connaissons pas l'heure exacte.

HERR CHLEICHER : Le quart avant sept heures.

RAOUL : Si tôt que ça ? (*Son étonnement sonne faux !*) nous avons dû nous tromper d'une heure.

HERR CHLEICHER : *Ach !*

BÉBERT : Hé oui, comme vous voyez, Herr Chleicher, nous nous mettons en forme par une courte balade, dès le lever. Ça fouette le sang et ça ouvre l'appétit ! Entre nous, vivement cet été, ça sera plus agréable et Raoul aura peut-être une montre à l'heure ! Vous-même, vous êtes bien matinal, Herr Chleicher.

HERR CHLEICHER : Promenade, surveillance...

(Le ventre de Bébert retrouve, par magie, son galbe habituel, s'étonne Raoul devant le public. Ils remontent vers le fond, entraînant ainsi le contremaître dans un mouvement tournant, Bébert marchant en crabe)

BÉBERT : Bonne journée, Herr Chleicher !

(Le contremaître s'éloigne et sort, se doutant de quelque chose. Diable de Fransouzes !)

RAOUL : Ouf ! Quelle trouille.

BÉBERT : Ni vu ni connu, j't'embrouille ! À ta pauvre mine, je devine que tu n'as rien compris au tour de passe-passe. Tu es impardonnable et encore moins doué que le fridolin car toi, tu étais informé !

RAOUL : Tu me sidères, Bébert. Je me voyais déjà sur la route du Stalag.

BÉBERT : Pas avec Bébert-la-débrouille ! Tiens, regarde bien !

(Il fait volte-face. Une lourde bosse lui enfle le creux des reins)

RAOUL : Voilà pourquoi tu te tenais ostensiblement face au contremaître ! Sacré Bébert !

(Ils se prennent par les épaules pour sortir en dansant et chantonnant)

SCÈNE 6

Lectrice, Raoul, Georges, tous le K.G

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

23 pages/ 47